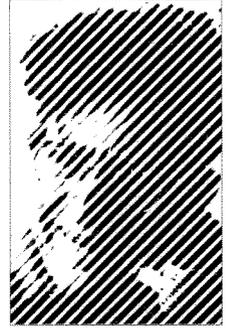


Sur Paul Goodman  
*Etudes*





# Introduction aux essais psychologiques de Paul Goodman

Quand Freud mourut le 23 septembre 1939, Goodman écrivit : "Dans beaucoup de mes écrits, je mets en préface : "En mémoire de Sigmund Freud : pas pour voler aux morts et avec amour". Même plus encore qu'Aristote et Kant, les autres héros de l'intelligence de son panthéon, Freud était son maître et son inspiration. Ses romans et nouvelles n'auraient pas pu être écrits avant la psychanalyse : sa critique sociale était une "psychopathologie de la vie quotidienne", ses "essais utopiques" étaient un manuel de technique thérapeutique.

Bien avant qu'il ne s'intéresse professionnellement à la psychothérapie, Goodman était convaincu que les problèmes de la vie devraient être résolus de la même façon que le sont les problèmes de l'art. Ce que Freud lui a enseigné, c'est que l'art et la vie sont enracinés dans la nature humaine même et il lui a donné un langage pour parler de cela : "En tant qu'écrivain, je n'applique pas les trouvailles de la psychologie, mais j'écris comme j'expérimente, et j'ai été élevé à expérimenter psychologiquement".

«Expérimenter 'psychologiquement'» pourrait amener à d'étonnants développements. Je me rappelle l'avoir entendu une fois dire, à ma grande perplexité, qu'il se masturbait souvent avec l'*Interprétation des rêves* ouvert devant lui :

"Quoi!?...Oh, vous voulez dire les histoires de cas, une sorte de voyeurisme..."

"Non, non, les idées ! "dit-il avec ce regard polisson et plein de joie qu'il avait, "les idées m'ont mis en chaleur ! "

Au début, je ne l'ai pas cru, mais il racontait la même histoire à d'autres, on doit donc la prendre au sérieux. "Les rêves sont la voie royale vers l'inconscient" : des idées comme celle-là le faisait littéralement bander.

Il serait possible de le dire avec plus de décorum, à savoir "l'idée de l'inconscient mettait le feu à son imagination", mais nous ne comprendrons jamais la puissance du Goodman Psychologue si nous commençons par le rendre agréable à ceux qu'il désirait choquer. On ne peut douter du fait qu'il aimait énormément être

*Taylor Stoehr est professeur d'Anglais à l'Université du Massachussets et prépare depuis de nombreuses années la biographie de P. Goodman.*

*Ce texte a été écrit en introduction à l'édition de "Nature Heals", les essais psychologiques de P. Goodman, préparés et édités par T. Stoehr en 1977.*

*traduit de l'américain par Brigitte Lapeyronnie*

provoquant, mais par dessus tout, il avait l'intention de regarder les faits en face et de s'en réjouir s'il le pouvait. Et précisément, de quoi y avait-il à avoir honte ?

Le problème avec FREUD était que *lui*, il voulait aplanir certains des faits embarrassants, même si c'était lui qui les avaient le premier révélés. Considérons par exemple, ce passage tiré de *Le problème de l'angoisse*:

*“Séparer le Moi du Ça semble justifiable, et nous y avons, c'est certain, été forcé par certaines découvertes. Cependant, d'un autre côté, le Moi est identique au Ça et n'en est qu'une partie spécialement différenciée. Si dans notre réflexion, nous opposons cette partie à l'ensemble, ou si une véritable disjonction des deux se produit, alors la faiblesse de ce Moi devient apparente. Si cependant le Moi reste uni au Ça et est indiscernable de lui alors c'est sa force qui est apparente”.*

Goodman estimait que cet insight était l'une des plus importantes contributions de Freud à la théorie du self, et il a utilisé ce passage pour commencer son “roman de guerre”, *The State of Nature*, dans lequel il soutient que la chute de l'univers Hobbesien a longtemps été préparée par l'ordre social qui ne célébrait que le Moi et réprimait le Ça. A la suite de Freud, le point de vue de Goodman était que le Ça et le Moi est une fausse dichotomie qui mène à l'épuisement de la source de spontanéité, à la perte des pouvoirs instinctuels, au relâchement des liens fraternels.

Mais selon Goodman, Freud avait peur de son propre insight et ne pouvait pas en accepter les conséquences. Freud était prêt à se fier à la pulsion, uniquement dans les domaines de l'enfance et de l'art ; dans le reste de la vie, les instincts avaient besoin d'être gouvernés et sublimés. La civilisation en dépendait. Goodman l'imaginait disant : “Au moins le système actuel donne un tel débouché à leurs instincts agressifs qu'ils ne se détruisent pas entre-eux totalement”. Mais Goodman poursuit : “Ils étaient déjà en train de faire la guerre, organisés en système pour se détruire totalement entre eux”. Par conséquent, Freud trouva nécessaire de découvrir la “pulsion de mort” ; c'était faire face aux faits trop tard, quand il ne restait plus aucun choix sauf celui du désespoir. Mieux vaut adopter notre nature humaine comme source de notre force et non comme ce à quoi nous sommes réduits.

Goodman a lu Freud très tôt, au collège et durant ses premières années au City College, et il a poursuivi largement ses lectures sur la théorie psychanalytique durant toutes les années trente : Otto Rank, Georg Groddeck, Karl Abraham, Harry Stack Sullivan. Durant la guerre, l'orientation de sa propre pensée psychanalytique était claire, si bien que la découverte des écrits de Wilhelm Reich ne fut pas tant un moment crucial qu'un moment de

reconnaissance de lui-même dans sa carrière. Par dessus tout, il trouvait en Reich la confirmation de son propre style de vie, du choix qu'il avait fait quelque part le long du chemin, pour vivre en étant à l'écoute de sa pulsion la plus profonde et en allant partout où elle le menait. Freud, tel qu'il le lisait, justifiait cette pratique, mais Reich parvenait mieux à en faire une science.

Goodman fut peut-être le premier des intellectuels new-yorkais à "découvrir" Reich, dont *La fonction de l'orgasme* a été à peine remarquée quand elle a été publiée par l'Orgon Institute Press en 1942. Bien que Reich vécût à New-York, il était inconnu en dehors des cercles analytiques. Goodman l'a rencontré vers la fin de 1944, quand il fit la critique de *The Problem Teacher* de A.S. Neill pour le *New Republic*. Au cours des mois qui suivirent, parurent deux des travaux principaux de Reich : *La révolution sexuelle* et *L'analyse caractérielle*, pendant qu'un troisième, *La psychologie de masse du fascisme*, circulait en épreuve et était programmé pour l'année suivante. Goodman les lut immédiatement, que ce soit *La fonction de l'orgasme* ou les parutions antérieures du *Journal of Sex Economy*.

Goodman venait juste de finir d'écrire *Communitas* avec son frère Percival, et était à la moitié de *The May Pamphlet*, son manifeste anarchiste. Il venait d'être renvoyé d'un poste de professeur dans une petite école progressiste (pour avoir essayé de séduire ses étudiants) et était célèbre dans ces cercles qui le connaissaient bien comme inverti et embusqué de la conscription. Aussi l'insistance de Reich sur la libération de la sexualité des enfants et des adolescents, et sur la relation "du potentiel organique" avec le comportement politique, étaient-ils des sujets d'intérêt quotidien pour Goodman. Il commença à écrire ses propres essais psychanalytiques, utilisant Reich comme levier.

Le plus important de ces essais fut "The Political Meaning of Some Recent Revisions of Freud", que Dwight MacDonald publia dans *Politics*. Il y opposait les deux principales racines de la théorie post-freudienne, à savoir la psychologie sociale d'Erich Fromm et de Karen Horney contre l'économie sexuelle de Reich. L'échec de l'idéologie radicale à fournir un point de ralliement pour les intellectuels durant la guerre a, après elle, laissé le champ ouvert pour la psychanalyse et chaque école psychanalytique était occupée à développer son explication de la seconde guerre mondiale. Reich fit appel à Goodman et à ses amis anarchistes (dont beaucoup devinrent rapidement des patients de Reich) parce qu'il avait une théorie sur la guerre, le fascisme et sur les politiciens qui semblait en prise avec leur propre analyse. C'était certainement plus attirant que la notion statique de "personnalité autoritaire" mise en avant par l'autre camp principal. Selon Goodman, les révisionnis-

tes freudiens comme Fromm et Horney étaient simplement en train de préparer la voie à la "Sociolâtrie" à venir, blâmant tout des nazis pathologiques alors qu'ils colportaient leur propre «idéal d'"ajustement", ce qui veut dire stérilisation et hygiénisation de l'instinct dans l'intérêt de la citoyenneté». Seul Reich semblait voir que "la cure ne peut pas simplement dépendre de la parole, du revécu de l'affect, et de la reconsidération, mais doit aussi déboucher sur le comportement pratique, et par conséquent induire un changement des rôles sociaux afin de rendre un tel comportement curatif possible". C'était ce que Goodman appelait "la psychologie de la révolution".

Son essai a été immédiatement attaquée par C. Wright Mills et Patricia Salter dans une réplique sarcastique intitulée : "La barricade et la chambre" (*The Barricade and the Bedroom*) où le "concept de liberté" de Goodman était traité de "gratification de protoplasme". Il est assez vrai qu'il a longtemps soutenu des opinions qui justifiaient sa propre pansexualité, mais l'accuser simplement d'adapter sa théorie à sa pratique n'était pas non plus un argument contre lui. Mills, et de façon plus générale les marxistes de gauche, regardaient Goodman comme un *enfant terrible*, brillant mais sauvagement pervers, intoxiqué aux vices de l'individualisme bourgeois (politique personnaliste, déviance sexuelle, art maniériste) sans même avoir le bon sens d'apprécier la vie standard que tout autre considérait comme acquise. Les ex-marxistes doctrinaires réunis autour de la *Partisan Review* étaient encore plus agités et l'avaient mis sur leur liste noire. En 1940 et 1941, il avait été un de leur poulain; désormais, ils se donnaient un mal de chien pour l'attaquer publiquement : "Mais si Goodman a mal lu Freud, Freud l'a toujours lu correctement ; à plusieurs occasions, Freud a exprimé l'inquiétude que sa théorie, du fait de la prédominance donnée au sexe, puisse être dégradée et amenée au sensationnel par des aventuriers intellectuels et des playboys". Et en privé, ainsi que Goodman le croyait, Delmore Schwartz et Phil Rahv avaient entrepris une "campagne de rumeurs sur mon passé".

Le tollé général des gardiens de la morale publique avait convaincu Goodman qu'il était sur la bonne voie, selon sa "pierre de touche pour le programme libertaire" dans "*The May Pamphlet*". "Est-ce que notre programme entraîne un grand nombre de ces actes et de ces mots pour lesquels précisément des personnes sont en fait jetées en prison ?" Si elles ne l'étaient pas, l'opprobre publique devenait le meilleur test suivant. Et après cela, la censure. Durant l'été 1945, deux magazines nationaux, le *New Republic* et le *Common Sense* avaient demandé à Goodman de faire la critique des nouveaux livres de Reich et, ensuite, refusè-

rent de l'éditer. Le *New Republic* expliqua : «Nous ne pouvons exposer nos lecteurs à de telles opinions même sous votre autorité», et le *Commons Sense* n'a même pas voulu lui rendre son manuscrit (il les poursuivit en procès et perdit). Goodman avait des amis au magazine *View* qui auraient publié de "telles opinions", surtout depuis qu'ils étaient interdits ailleurs, mais ce n'était pas les lecteurs de *View* qui avaient besoin de s'enticher de la "Révolution sexuelle".

Si les politiciens gauchistes s'opposaient à l'importation du sexe dans la révolution, les avocats de la révolution sexuelle étaient tout autant consternés du soutien tumultueux des politiciens anarchistes. Finalement Reich lui-même téléphona à Goodman et lui demanda de venir à son laboratoire du Queens, où, il lui demanda de ne plus lier son oeuvre à de tels schémas utopiques et fous. Cela donnait à l'Orgonomie une mauvaise réputation. Il était aussi préoccupé à propos d'un de ses amis, Neill. Summerhill avait assez à lutter avec sa propre réputation (injustifiée) de permissivité sexuelle ; Reich ne voulait pas être responsable en plus d'une réputation anarchiste. Bien sûr, Goodman n'y prêta pas attention : "Vraiment, Dr Reich, qu'est-ce que cela peut vous faire si nous, jeune génération, vous considérons comme anarchiste ou pas?"

Le problème véritable, c'était que Goodman avait commencé à construire son Reich personnel, tout comme il avait son propre Freud, fait des idées dont il avait besoin pour sa croissance et son développement. Les grandes idées scientifiques, croyait-il, revenaient habituellement à prendre au sérieux quelque phénomène universel ordinaire, comme les rêves, les variations dans une espèce ou bien encore la chute des corps. Une des grandes idées de Reich était d'étudier l'orgasme et sa fonction, ou plutôt l'échec de sa fonction. Il découvrit que la privation sexuelle conduisait à la névrose, pas seulement au moyen des chemins vicinaux orthodoxes de la psyché malade (punition, peur, refoulement, culpabilité) mais directement et simplement comme résultat de la misère corporelle.

Freud fit place à une étiologie de ce type dans sa distinction entre "névrose actuelle" et "psychonévrose", mais il n'a jamais développé une théorie de la "névrose actuelle" en dehors de l'hypothèse qu'il existe une certaine privation réelle au coeur de toute "psycho-névrose". Reich proposa que "l'angoisse de la réalité" alimente continuellement la psycho-névrose et que la clé du traitement soit alors la restauration du potentiel orgasmique.

Tout ce qu'admirait Goodman en Reich venait de son insistance à prendre en compte les façons dont le corps souffre, se retire et peut être libéré de la prison forteresse qu'il crée lui-même.

Il y avait d'autres choses qu'il acceptait de la psychologie reichienne, par exemple l'accent mis sur le caractère névrotique plutôt que sur le symptôme névrotique. Il était même disposé à se laisser convaincre par la métaphysique: "J'espère qu'il a vraiment découvert une nouvelle forme d'énergie cosmique accumulable dans des boîtes!", mais Goodman était seulement réellement intéressé par l'aspect de Reich qui l'aidait à étoffer ses propres points de vue. La théorie reichienne lui servait à argumenter son principe: "Consultez Votre Pulsion la plus Profonde", et lui offrait aussi de nouveaux moyens d'agir dessus.

Au début de l'année 1946, Goodman s'est soumis à une thérapie reichienne avec Alexandre Lowen, un jeune étudiant de Reich qui, pure coïncidence, avait été à l'école avec Goodman. "Soumis" n'est pas exactement le terme approprié, puisque Lowen se souvient que son patient n'a jamais lâché les rênes. Néanmoins Goodman prétendait avoir beaucoup appris de ces séances menées dans une chambre d'hôtel non chauffée, à Greenwich Village. La technique de Lowen était de la végéto-thérapie assez orthodoxe. Les reichiens n'ont jamais gaspillé beaucoup de temps en discours inutiles; Goodman apprit comment induire une vibration involontaire ou un frémissement dans des parties de son corps en le mettant sous la contrainte. Mais en exploitant les images et associations amenées à la surface, il conduisait Lowen à une joyeuse poursuite, et ne lui disait jamais la plupart de ses découvertes, les consignait seulement sur des pages et des pages de notes qu'il ne montrait à personne. En bref, il était plus ou moins "en thérapie" avec Lowen, apprenant le langage reichien du corps et était en même temps engagé secrètement dans une auto-analyse.

Se rappelant son expérience dans la perspective de la fin des années soixante, Goodman faisait l'éloge de l'invention reichienne "d'un yoga pratique en termes familiers occidentaux et sans drogues, de sorte qu'il est possible d'écouter sans omettre, sans perdre l'esprit, mais bien sûr pas sans conflit ni souffrance". Il prétendait en avoir obtenu de "grands bénéfices à la fois d'un point de vue physique et émotionnel", et cela après une thérapie de quatre ou cinq mois seulement. Quelques années plus tard, quand il commença son propre travail en tant que thérapeute, il adaptait parfois des techniques similaires aux objectifs gestaltistes.

Il apprit beaucoup de ses contacts divers avec les reichiens: que la "psychologie de la révolution" semblait quelque peu stérile à la longue, adaptée aux besoins du moment ("Les gens puissants orgastiquement ne toléreront pas l'autorité ou les formes industrielles en cours), mais pas assez riche pour renfermer des alter-

natives pour la nature humaine après "la libération instinctuelle". L'approche de Reich considérait le self de façon trop isolée, par exemple le "self-du-corps", en dehors du contexte de la famille, des circonstances, du travail, de la vie politique, etc. Dans l'histoire de la psychanalyse, la déviation manifeste du travail précoce de Reich allait vers une reconnaissance plus grande de ce contexte, mais après 1946 il se détournait de façon permanente vers l'orgonomie, une impasse pour la psychothérapie quelles que puissent être là d'importantes possibilités pour une médecine cosmique. La prochaine étape de Goodman l'amènera loin de Reich, vers la reformulation du "self comme processus de structuration du champ organisme-environnement". Ce fut la Gestalt-thérapie qui arrivait de l'Afrique du Sud, en la personne de Fritz Perls et celle de Lore Perls.

Les Perls avaient eu une formation très large en psychanalyse, y compris un certain travail avec Reich lui-même et avec les Gestalt-psychologues Gelb, Wertheimer et Kurt Goldstein. Ils avaient aussi des connaissances en Yoga et en Taoïsme avant que ce ne soit de mode. Lore avait intégré des techniques de prise de conscience du corps dans son style de thérapie à la fin des années trente et au début des années quarante, pas tant sous l'influence de Reich que par sa propre expérience en gymnastique rythmique et danse moderne. Le premier livre de Fritz Perls, *Le Moi, la Faim et l'Aggressivité*, est un bon exemple de son éclectisme (car il emprunte à toutes ces influences) et aussi de son génie de collaboration, puisque le livre est le résultat du travail de Lore autant que du sien, bien que le nom de Lore n'apparaisse pas sur la couverture.

Au moment de leur émigration, l'approche gestaltiste était devenue encore plus centrale dans la pensée des Perls, et Fritz avait un manuscrit de 100 pages qui attendait une nouvelle formulation. De plus, son aptitude réelle pour la technique avait produit un practicum entier d'exercices comme ceux esquissés dans la deuxième moitié de *Le Moi, la Faim, l'Aggressivité*. Il arriva à New-York cherchant de nouveaux collaborateurs et projetant toujours l'établissement de sa propre école de psychanalyse.

Les Perls avaient lu des articles de Goodman dans *Politics* alors qu'ils étaient encore à Capetown. Fritz alla le voir dans son appartement sans eau chaude de la neuvième avenue, et après avoir fait quelque peu connaissance, il lui offrit 500\$ pour transformer son manuscrit en livre. Ils virent rapidement qu'ils avaient besoin l'un de l'autre. Perls détestait écrire, hésitait et était incapable de le faire, mais fourmillait d'idées. Comme il faisait peu attention d'où venaient ses idées de génie, il était indifférent à la façon dont elles pouvaient être transformées entre les mains d'un

collaborateur. Il était orgueilleux et impatient d'établir une réputation, mais il était dénué de compulsion à laisser son empreinte sur ses intuitions. Goodman était aussi plein d'idées, bien que d'une sorte assez différente. Là où Perls voyait les choses en termes de technique et de méthodologie, Goodman avait une formation philosophique et des dons littéraires puissants qui permettaient de centrer les implications théoriques. Il trouvait aussi facile de travailler avec les idées des autres, surtout depuis qu'en tant qu'écrivain, il les avait toujours faites entièrement siennes. Son idée d'être co-auteur, par exemple dans son travail avec son frère, était simplement de discuter du sujet et ensuite d'écrire ses propres opinions nouvellement nourries et énergétisées. Le résultat était montré à son collaborateur, révisé en conséquence, puis publié.

L'ouvrage s'est étoffé sans à-coups durant l'automne et l'hivers 49 et le printemps 1950, mais sans qu'il y ait eu besoin de fréquentes discussions au sujet du livre, ces deux inventeurs de la Gestalt-thérapie se sont probablement évités l'un l'autre. Perls était trop opportuniste pour Goodman; Goodman trop homosexuel et chicanier pour Perls. Au moment où le livre fut terminé, ils étaient adversaires.

Durant cette période, Goodman avait commencé une thérapie avec Lore Perls qui parvint à préserver sa propre relation avec lui en dépit des fluctuations de celle de Fritz. Depuis sa végétothérapie, Goodman avait continué à travailler son auto-analyse, faisait des exercices reichiens et jetait sur le papier ses rêves et ses libres associations. Sa famille se rappelle encore les reniflements et gémissements qui parvenaient de la petite pièce qu'il utilisait comme "bureau". Bien que non reichienne comme Lowen, sa nouvelle thérapeute utilisait aussi des exercices respiratoires, repérait les résistances dans l'armure motrice et se concentrait sur les symptômes psychosomatiques comme l'éternuement, le bégaiement et les hémorroïdes. Ils firent quelques progrès, mais tout analyste essayant de travailler avec Goodman avait à faire face à un obstacle insurmontable : il voulait diriger. A la longue, elle sentit son influence essentielle sur lui repérable en une modification progressive de son style de communication, c'est-à-dire qu'il devint plus patient, plus intéressé par l'expérience détaillée, et qu'il tenait moins à choquer. Très vite, la thérapie devint didactique, puis une sorte de consultation mutuelle. Il avait commencé à prendre des patients lui-même.

Goodman a toujours dit que sa propre carrière en tant que thérapeute formalisait simplement le rôle de conseiller qu'il a toujours rempli auprès de ses amis. Les gens continuaient à venir le voir pour avis et cela lui semblait raisonnable d'être aussi

professionnel que possible quant à sa responsabilité. Quand on lui demandait combien il prenait, il répondait : "Combien prend un bon électricien?" Pour certains observateurs, c'était un autre exemple de l'incroyable arrogance de Goodman : il ne s'était jamais préparé ni adapté à une telle confiance, même à 3\$ seulement de l'heure. Il avait bien sûr en mémoire sa réputation politique et sexuelle, et n'a jamais d'ailleurs prétendu garder la relation analytique "pure" de ces contaminations. Ce qu'il soutenait, n'était pas un sacerdoce ni une vocation prophétique. "Un homme devrait être aussi compatissant ou aussi prudent que possible dans la société, et pas autrement avec ses patients. Si d'autres s'attendent à le trouver différent de son self ordinaire, c'est leur affaire."

Quelque part dans ces parages, la Gestalt-thérapie est née. Un groupe de thérapeutes, plus ou moins autour de Fritz et de Lore, commençait à se voir les uns les autres dans leur appartement, pour parler travail. Fritz l'érigea en Institut et commença alors un débat à répétition pour savoir s'il fallait en prendre les comptes-rendus. Peu de temps après, il y eut des groupes de formation organisés, et une branche à Cleveland. Les séminaires étaient sur des thèmes tel que "Le Problème de la Mémoire Psychosomatique" (Paul Weisz), "La classe en tant que laboratoire pour la psychothérapie" (Elliott Shapiro), et "La pathologie du discours et de l'écriture" (Goodman). Tout le monde s'accordait à dire que Goodman était le "théoricien" du groupe, alors que Fritz était le "technicien". Au cours des réunions mensuelles de l'Institut, Goodman et Perls s'opposaient souvent, mais la plupart du temps, Fritz était à Miami ou à Los Angelès, s'occupant de son empire en croissance. En tout cas, Goodman avait désormais un groupe de pairs qu'il pouvait consulter pour sa pratique. Ils lui envoyèrent des patients, excluant les cas de pré-psychose et autre cas à risques. Il semblait être considéré compétent pour s'occuper d'un éventail assez large de névrosés ; ceux qu'il sentait trop fragiles, il les réadressait à ses collègues. Certains de ses amis se transformèrent de patients en étudiants, une métamorphose implicite dans la thérapie gestaltiste.

Le livre lui-même sortit en 1951, quelque chose comme un accouchement par le siège pourrait-on dire, car l'éditeur insista pour que les "exemples" de technique viennent avant la théorie, depuis que les livres "Comment faire" étaient très populaires. Une connaissance de Fritz, Ralph Hefferline avait utilisé des exercices de Gestalt dans ses cours de Psychologie à Columbia et nota les résultats pour le livre. Fritz était plus enthousiaste à leur propos que Goodman ; comme c'étaient ses techniques à lui, elles semblaient lui prouver qu'il était l'auteur réel de "Gestalt-thérapie", alors qu'il n'en avait en fait pas écrit une ligne.

Choisir un titre au livre fit surgir des difficultés inattendues. Les techniques de Fritz avaient été appelées "thérapie de concentration" dans *Le Moi, la Faim, l'Agressivité*, mais "concentration" n'était plus un terme-clé dans la théorie. Lore suggéra "thérapie existentielle", mais étant donnés les associations populaires avec Sartre et Camus, ce fut rejeté comme "trop nihiliste". "Gestalt-thérapie" était justifié, pensaient-ils, par la construction empruntée aux psychologues de Francfort, mais quand les intermédiaires envoyèrent le manuscrit à Köhler, celui-ci se plaignit que le contenu quoique "anodin" fût "presque trivial", et pas relié sérieusement à la traditionnelle Gestalt-Psychologie. Une fois encore, un maître peu disposé s'opposa à unir son nom à la ré-interprétation audacieuse de son travail par Goodman.

La tentative de Goodman pour convaincre Köhler que le nom était justifié, révèle un peu quelque chose de la raison pour laquelle ses héros pouvaient souvent préférer l'avoir comme ennemi. Après avoir admis que "presque trivial" est "dur mais pas injuste" si cela s'applique à la moitié du livre écrite par Hefferline (dont il fait allègrement l'hypothèse que c'est tout ce qu'a lu Köhler), il poursuit en expliquant comment les Gestalt-psychologues traditionnels ont réalisé les objectifs principaux mais "ne les ont pas poussés", de sorte que "Gestalt-thérapie" n'est pas en dehors de la Gestalt-Psychologie mais une contribution à cette psychologie". Cette gifle glacée dans la figure est immédiatement suivie d'une remarque indiquant que Kurt Goldstein "essaye continuellement de le contrarier...", etc. Et comme remarque finale pour s'attirer les bonnes grâces, il explique que, bien que les Perls aient tous les deux "des relations de piété avec la Gestalt", lui-même doit son orientation à Husserl et à Dewey!

Il avait alors vraiment l'intention d'attirer leurs bonnes grâces, et dans la toute dernière phrase, il abandonne la polémique : "Personnellement, laissez-moi vous remercier pour l'influence formatrice de vos livres sur moi, quand j'étais jeune." C'est certainement beaucoup mieux que son : «Vraiment, Dr Reich...» écrit cinq ans auparavant, mais cela revenait à la même chose. Les piétés de Goodman ne l'ont jamais mis à distance de leurs objets. Il croyait vraiment en la doctrine de la Gestalt-thérapie selon laquelle la croissance «nécessite la destruction de la forme existante en ses éléments assimilables, que cela soit de la nourriture, une lecture, l'influence d'un père.»

Goodman savait bien sûr parfaitement bien que la comparaison majeure ne se faisait de toutes façons pas avec la Gestalt-Psychologie ; la véritable lignée était "de Charcot à Freud, de Freud à Reich, et ainsi de suite." La Gestalt-thérapie avait l'intention de trouver sa place dans cette tradition en supplantant Freud

et Reich. C'est ce que Goodman voulait dire dans sa lettre à Köhler quand il avait eu l'audace de prédire que "la Gestalt-Psychologie traditionnelle tirerait plus de profit de notre utilisation de ce langage que notre livre n'en tirerait d'être intitulé Gestalt-thérapie".

Goodman soutient les avantages de Gestalt-thérapie en de nombreuses occasions. La plus intéressante comparaison de sa théorie et de sa méthode avec celles de Freud et de Reich se trouve peut-être dans ses notes de conférence pour des sessions de formation qu'il donnait sous les auspices de l'Institut, parce qu'il avait là sa plus importante audience, les destructeurs et assimilateurs potentiels de ses propres contributions. Voici la reconstitution de ce résumé.

L'analyse traditionnelle freudienne des symptômes, spécialement telle qu'elle était pratiquée en 1950, avait comme but une sorte de connaissance-de-soi qui permettrait au patient de vivre ajusté de façon heureuse aux normes sociales ; sa technique était d'interpréter tout matériel que le patient apportait à l'analyste ; sa seule injonction était : "ne vous censurez pas" ; un par un, les symptômes névrotiques étaient suivis à la trace jusqu'à l'enfance et exorcisés, laissant l'adulte mature prêt à prendre sa place dans la société, avec toutes ses pulsions sous contrôle.

L'analyse caractérielle reichienne rejetait les normes sociales comme étant elles-mêmes névrotiques, et à leur place posait un idéal de santé animale. Au lieu de travailler avec "ce qui vient", le thérapeute reichien "attaque les résistances" (qui représentaient les postes avancés de la société névrotique dans le caractère du patient) ; la règle n'était plus : "Ne vous censurez pas", parce que l'objet était de "briser le censeur" entièrement, de détruire la structure caractérielle névrotique, et de retrouver la spontanéité de l'enfant. Au lieu du "Connais-toi toi-même", le slogan était "Sois toi-même".

Le problème avec la thérapie reichienne était qu'elle faisait vraiment une brèche en direction de l'animal sous-jacent, sans rien donner au patient pour qu'il puisse s'accrocher dans les remous de la renaissance instinctuelle. Le corps était ramené à la vie comme le monstre de Frankenstein, sans un monde dans lequel habiter ou une vue du monde pour lui donner cohérence et direction. George Dennison avait l'habitude de dire qu'il pouvait repérer les patients de Reich dans la rue, pas tant épanouis que sur le point d'éclater de santé animale, et regardant anxieusement, en fronçant les sourcils, en direction de l'explosion imminente. L'accent mis par les reichiens sur la "science" et l'expérimentation en laboratoire, était supposé identifier une nature humaine fondamentale, de façon à ce qu'il y ait une théorie sur la santé et certains critères de guérison, mais l'homme est plus que sa physiologie

comme les freudiens essayaient de leur dire. Si le Connais-toi toi-même signifiait s'ajuster à la société, Sois toi-même signifiait abandonner cette partie du self qui est sociale ; c'était une façon de se glorifier de pouvoirs pas véritablement réalisables dans le monde.

La Gestalt-thérapie rejetait les deux approches puisque l'une manquait de ce que l'autre avait. Le problème du critère de la santé (et en conséquence la question de la technique : sur quoi travailler) était résolu en le reformulant. Si ni les normes sociales, ni les faits physiologiques ne pouvaient fournir les fondements, alors la thérapie devait procéder sur de nouvelles bases.

L'impasse pourrait être formulée comme suit : soit on choisit de vivre selon les normes sociales, et on devient ainsi "une personne bien-ajustée", soit on tourne le dos à la société et on cultive sa propre santé animale, devenant alors une sorte d'ours sauvage vivant à l'état naturel. Déjà, depuis le début de la seconde guerre mondiale, Goodman avait envisagé avec précision ce dilemme, *Gestalt-thérapie* n'était pas le seul livre, et la psychanalyse pas la seule méthode à partir desquels il entrevoyait une solution. Dans *The Dead of Spring* par exemple, le troisième volume de *The Empire City*, écrit juste avant *Gestalt-thérapie*, Goodman imagine une sorte de cas paradigmatique qui a clairement le poids de la théorie psychanalytique aussi bien que de l'expérience personnelle qui est derrière. Son héros, Horatio Alger, tombé amoureux, est soudain parti comme une flèche comme K dans *Le Procès*, pour affronter de mystérieuses accusations de trahison, pour non-participation à l'ordre social. Le D.A. pose le dilemme qui se tient au coeur du cas : "S'il se conforme à notre société, il devient malade d'une certaine façon. (Je le tiens pour acquis, qui pourrait le nier ?). Mais s'il ne se conforme pas, il devient fou parce qu'il n'y a que notre société ici. C'est là le Dilemme."

La réponse d'Horatio était "existentielle" de la façon dont le recommandait *Gestalt-thérapie* : "Plaignant, vous présentez à cette cour une preuve très puissante selon laquelle je serais dément, déformé et destructeur. Mais je présente un fait extraordinaire qui écrase votre argument. Je suis ici, balaféré par telle et telle cicatrice, mais par une grâce ordinaire, qui n'est pas de mon fait, je suis amoureux."

La défense d'Horatio n'est pas un appel au Potentiel Orgastique, l'appétit animal sain qui était la référence pour les reichiens, elle n'est pas non plus un appel à l'amour Romantique, le talisman des lecteurs de romans, ni à la Charité de l'Humanisme Chrétien. La source de son pouvoir est plutôt dévoilée comme étant Eros ("l'Archer hilare" comme le juge l'appelle à la fin de cette scène : Horatio, Horace, Eros sont ses noms).

Pour Goodman, Eros était le symbole du pouvoir de la nature vivant en nous tous. "*Natura sanat*", explique Horatio, "*La nature guérit. Ce qui nous est demandé est de nous tenir hors du chemin, pour permettre un peu de liberté aux forces régénératrices (pas nos propres forces), et au nom de ciel, une suspension, une suspension de la pression pathologique.*" La grâce de tomber amoureux a été accordée à Horatio parce que sa jeunesse s'est passée en liberté, en renégat de la société malade à laquelle les autres se conforment. Il sait comment consulter sa pulsion la plus profonde. Mais ce n'est pas parce qu'il a évité l'école, le travail, l'armée, et les prisons que la société avait préparés pour lui, qu'il a entièrement abandonné la société. En fait, il a grandi dans les rues, appris à lire avec les titres des kiosques, il a toujours eu un travail pour un certain temps, s'exerçant au pouvoir et en faisant son boulot, comme Goodman le conseillait dans l'un de ses essais politiques : "Vivre dans la société actuelle comme si c'était une société naturelle".

Eros n'était rien d'autre que le self s'animant avec éclat, pas le self séparé de la société, pas l'ego séparé du ça, mais le self comme interaction continuellement créatrice entre l'organisme et son environnement entier, y compris la société. En termes gestaltistes, le lieu d'Eros était le "frontière-contact" de l'organisme et de l'environnement. Un jeu complet d'alternatives à la thérapie freudienne et reichienne en découlait : le but n'était ni l'ajustement aux normes sociales, ni le relâchement des instincts animaux, mais l'intégration continue des deux. Il ne devrait pas y avoir d'incompatibilité de base entre l'instinctuel et le social parce qu'il y a les données de l'existence humaine. Mais s'il y a un mauvais ajustement, ce sont les normes sociales qui doivent être regardées en premier, parce que ce sont elles qui se sont éloignées de la nature.

On pourrait examiner maintenant pourquoi il était indifférent aux gestalt-thérapeutes de ne pouvoir s'appuyer sur aucune théorie particulière de la société ou de l'instinct pour définir la santé : ils ont fourni un critère autonome, indépendant de toutes ces théories, dans la qualité de la gestalt elle-même, le champ du contact organisme/environnement : «*elle a des propriétés spécifiques observables d'éclat, de clarté, d'unité, de fascination, de grâce, de vigueur, de relâchement, etc.*» Idéalement toute gestalt devrait se constituer en une figure vivante, perçue sur un fond "vide", pas comme un sujet d'*awareness* consciente d'elle-même mais d'absorption active. Ainsi, par exemple, «la maxime classique thérapeutique est : 'L'homme sain sent ses sensations, le névrosé sent son corps'.» C'est la signification de la défense d'Horatio au cours de son jugement dans *The Dead of Spring* : en dépit de son échec à se conformer aux normes sociales, il peut

désigner un critère autonome pour sa propre santé : il est amoureux.

Manifestement, c'est une sorte de fondation théorique très différente des pensées de Freud et de Reich pour la psychothérapie. Les gestalt-thérapeutes étaient d'accord avec Freud sur le fait que l'objectif était l'ajustement créateur (mais à quelles normes?) et avec Reich sur le relâchement des vifs instincts (mais selon quelle notion de la nature humaine?). Leur réponse était à la fois très radicale et très conservatrice. Elle était radicale dans le fait qu'elle abandonnait les théories de la société et la nature humaine en faveur d'évaluations ad hoc de la qualité de la vie dans le moment présent du patient (Consultez votre pulsion la plus profonde). Elle était conservatrice dans le fait qu'elle faisait l'hypothèse que le travail du thérapeute (et du patient) était de "se tenir hors du chemin". La meilleure chose à faire était la plus conservatrice de toutes, rien : laisser l'organisme se réguler lui-même. La façon dont ils ont pris ces notions plus ou moins à la lettre pouvait varier avec la situation (Goodman avait certainement ses théories sur la société et sur la nature humaine, aussi bien que des points de vue sur la façon de mieux traiter les cas individuels), mais la décentration générale de leur pensée est ce qui compte ici.

C'était à la fois une psychothérapie taoïste et anarchiste, et il devrait déjà être clair que la terminologie gestaltiste n'est pas réellement cruciale au regard de son principal insight, l'accent mis sur le contexte, *«l'unité irréductible du champ socio-culturel, animal et physique dans toute expérience concrète.»* D'autres terminologies conviendraient aussi bien et les écrits de Kropotkin et Lao Tseu (et parmi les psychanalystes, surtout Otto Rank), étaient aussi importantes pour la Gestalt-thérapie que celles de Köhler et de ses collègues.

C'est encore plus difficile finalement d'établir des contributions de Perls et de Goodman dans cet amalgame. Si leur histoire antérieure nous dit quelque chose sur la façon dont leurs chemins arrivèrent à se croiser, leurs carrières ultérieures révèlent plus de ce qu'ils avaient engagé dans leur collaboration. Tous deux sont devenus célèbres, Perls comme thérapeute et gourou de l'ici et maintenant, Goodman comme critique social et comme moraliste pour les mouvements de la jeunesse. Curieusement, des deux, c'est certainement Goodman qui est resté le plus fidèle aux vérités qu'ils ont menées à bien ensemble, même s'il n'a plus pratiqué la thérapie très longtemps ni écrit beaucoup plus sur le sujet après 1960. Perls est allé d'institut en institut et, s'il n'a pas totalement renoncé à la Gestalt-thérapie, il l'a certainement laissée loin derrière en adoptant frénétiquement de nouvelles techniques et de nouvelles technologies : T-groups et Sensitivity Training, le "hot-

seat”, “la chaise vide”, le “on-qui-devient-je”, “ne jamais dire *il faut*”, etc. Goodman pour sa part n’a jamais révisé la position de base qu’il avait formulée dans Gestalt-thérapie, et en fait la majeure partie de son travail ultérieur peut être prise simplement comme une tentative d’être thérapeute au sens large, explorant les modes publics et les moyens d’intégration des normes sociales et des instincts animaux, parfois en suggérant ce qu’il aimait appeler des “propositions pratiques” pour de nouveaux arrangements sociaux (tout comme il aimait trouver pour ses patients du travail, des rendez-vous, des appartements), mais le plus souvent appelant simplement les gens à se tenir hors du chemin et à laisser la nature suivre son cours. *Natura sanat non medicus*.

